

Louis 19, le roi des ondes

Dominique Miche

Number 172, May–June 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59452ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Miche, D. (1994). *Louis 19, le roi des ondes*. *Séquences*, (172), 36–37.



Dominique
Michel

Louis 19, le roi des ondes

« **N**otre télévision fait appel au monde ordinaire plus souvent que presque n'importe quelle télévision dans le monde entier. Les visages inconnus s'y succèdent, jour après jour, et on peut y devenir vedette en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Chez nous, il n'est pas nécessaire d'avoir du génie pour aller faire son tour au canal dix ou canal deux. » Même si elle remonte au milieu des années 70, cette réflexion de Pierre Bourgault aurait pu servir de synopsis à la dernière comédie québécoise, **Louis 19**, tellement elle vise droit au cœur de la relation entre la déesse télévision et ses adorateurs. Avec la multiplication des canaux annoncée pour bientôt et le grand vide qui en découlera, il est à se demander si une quelconque station en mal de cote d'écoute n'aura pas l'idée d'imiter le canal 19 et d'offrir en direct, 24 heures par jour, la vie du dernier quidam venu (bonjour Andy Warhol!). Peu importe la vacuité de son propos, le néant de son quotidien, la sclérose de son imaginaire, le médium n'est-il pas le message, disait McLuhan?

Louis Jobin, sacré roi des ondes à la suite d'un concours populaire, est

l'archétype même de celui qui a fait du petit écran toute sa vie. Non satisfait de jouer les « couch potato » le soir et les week-ends, il vend des téléviseurs et des magnétoscopes le jour. Roi du zapping, il doit faire un arrêt sur image lorsque les cameramen investissent sa vie privée pour livrer en pâture à l'auditoire ses moindres faits et gestes. Les cotes d'écoute montent en flèche, la direction du canal 19 jubile, on en redemande. « L'aboutissement ultime des *reality shows* » devient le phénomène de l'heure qui mènera toutefois à la déchéance du roi Louis.

À son premier long métrage, le réalisateur Michel Poulette marque des points. Sans tomber dans le vaudeville et la vulgarité, il démontre ici un talent certain pour l'étude des mécanismes de l'humour. Si certains films font rire gras, d'autre jaune (rappelez-vous le cameraman qui suivait le psychopathe dans **C'est arrivé près de chez vous**), **Louis 19** fait rire intelligemment, grâce au scénario habilement tissé par Émile Gaudreault, Sylvie Bouchard et Michel Michaud. Certaines séquences s'inscriront dans la petite anthologie de la comédie québécoise : Louis-le-discret s'immisçant en douce dans le reportage en direct d'une journaliste; Louis-le-fugitif traqué par des

individus armés de leurs caméras (clin d'œil aux nombreuses et pas toujours subtiles émissions de vidéos amateurs); Louis-le-tombeur dans une satire de la scène du frigo de **Neuf semaines et demie**.

Si la cour du roi Louis est impressionnante, elle est toutefois de qualité très inégale : les valets sont soit irrésistibles (Benoît Brière, Gildor Roy, Marcel Leboeuf), soit peu ou pas mis en valeur (Yves Desgagnés, Michel Tremblay), soit carrément perdus (Agathe de La Fontaine). Malgré quelques ratés dans son dernier tiers, **Louis 19** est construit sur une structure rythmique et un sens du punch digne de mention, vestiges récents de ces années où Poulette donnait dans les émissions d'humour de *Rock et Belles Oreilles*, les messages publicitaires et les vidéos clips. Comme quoi tout mène à la télévision à condition d'en sortir.

Normand Provencher

LOUIS 19, LE ROI DES ONDES — Réal.: Michel Poulette — Scén.: Émile Gaudreault, Sylvie Bouchard et Michel Michaud — Phot.: Daniel Jobin — Mont.: Denis Papillon — Mus.: Jean-Marie Benoit — Son: Normand Messier — Dir. art.: Jean Becotte — Cost.: Judy Jonker — Int.: Martin Drainville (Louis Jobin), Agathe de

la Fontaine (Julie), Dominique Michel (Aline Jobin), Yves Jacques (Jean-François Gobeil), Patricia Tulasne (Charlotte Dubreuil), Benoit Brière (Caméraman Gourmand), Gilbert Lachance (Rémi), Jean L'Italien (Roger) — **Prod.:** Richard Sadler et Jacques Dorfmann — Canada/France — 1994 — 93 minutes — **Dist.:** Malofilm Distribution

Crooklyn

A mon avis, *Crooklyn* est sûrement le film le plus décevant de Spike Lee. On ne se réjouit jamais de voir un bon cinéaste s'investir pendant deux ans sur un projet qui, au bout du compte, finit dans la médiocrité. Le ratage s'avère ici d'autant plus dommage que, pour la première fois depuis longtemps, Spike Lee fait de son personnage principal une héroïne. Le scénario de *Crooklyn* provient en partie des réminiscences de la soeur du cinéaste, Joie Susannah Lee. Cette dernière a puisé à même ses souvenirs d'enfance pour nous livrer une chronique consacrée à sa jeunesse passée à Brooklyn, au début des années 70. Je ne sais si la faute revient à l'auteure ou aux scénaristes subséquents, dont font partie le cinéaste et un troisième membre de la famille, Cinqué Lee, mais il apparaît très tôt que la structure même du scénario fait défaut. Et c'est là le problème majeur du film.

Par exemple, ce n'est qu'après avoir visionné tout le film que le spectateur comprend enfin que le récit avait comme but principal de montrer les liens unissant la jeune héroïne, Troy, à sa mère, Carolyn. Ironiquement, l'importance de cette dernière nous est révélée par son absence. Le personnage meurt dans les dernières minutes du film, dialoguant ensuite avec son enfant par delà la mort. Ce sont là les seuls véritables moments d'intimité entre la mère et la fille; les seules scènes où Spike Lee délaisse le mode hystérique qui caractérise son film pour nous offrir quelques secondes d'introspection, voire même de contemplation. Ce n'est qu'alors qu'il nous émeut enfin. Avant cette accalmie, le film tourbillonne et part en tous sens, sans que l'on puisse distinguer une évolution véritable chez les personnages ou un sens concret à l'histoire. Durant les premières minutes du film, il est même assez difficile de savoir qui, du groupe d'acteurs présents à l'écran, deviendra le personnage principal. En fait, l'attente s'avère si longue que l'on finit par croire qu'aucun des protagonistes n'agira comme point d'ancrage et que *Crooklyn* se

veut une fresque sociale. Notons cependant, qu'ici comme ailleurs dans le film, la réalisation vient à la rescousse de cette scénarisation déficiente. Parmi les plans d'ouverture en mouvements, par ailleurs très beaux, un seul demeure fixe et nous renvoie l'image d'un personnage défiant l'oeil de la caméra. La petite Troy, le dos appuyé à un mur, se fait interpeller par quelqu'un hors champ. Elle ne dit mot mais affiche un sourire narquois. C'est par cette seule variation subtile dans la mise en scène que le cinéaste nous indique qui, du lot, deviendra l'héroïne. L'idée n'est pas bête, au contraire, mais il demeure frustrant de constater que le scénario n'emboîte pas le pas à la réalisation. Durant près d'une heure, l'écriture demeure *démocratique* à l'excès, l'histoire n'étant pas encore celle de Troy mais de toute sa famille et, par extension, du quartier au complet, sans que le tableau ne devienne jamais particulièrement intéressant, drôle ou touchant.

En fait, il faut attendre le voyage qu'effectue la petite pour relever une certaine originalité dans l'écriture et comprendre que le film veut adopter le point de vue de la fillette. Lorsque cette dernière va demeurer chez sa tante en Alabama, les auteurs se désintéressent de la vie à Brooklyn et fouille la psychologie de leur héroïne. De plus, Spike Lee a tourné tout ce passage, qui dure au moins vingt minutes, avec une lentille anamorphique. L'image s'en trouve comme dilatée, les personnages et les décors allongés à la verticale. L'effet est des plus comiques et souligne bien l'impression d'aliénation que ressent la

Zelda Harris,
Alfre Woodard,
Tse-Mach
Wasahington,
Delroy Lindo,
Carlton Williams,
Chris Knowings,
et Sharif Rashid



jeune Troy au contact de ce nouvel environnement familial (sa tante vit dans une maison propre de banlieue au charme horriblement kitsch).

À l'origine, Joie et Cinqué Lee devait développer une série pour la télévision. Pas surprenant alors que *Crooklyn* revête l'apparence d'une chronique partiellement étoffée. Outre le filon mère-fille, on n'y trouve que des ébauches de personnages et de drames interpersonnels; des croquis qu'une émission télévisée étalée sur une ou plusieurs saisons aurait eu le temps de développer. Il faut ajouter à cet handicap celui, plus stylistique, d'une utilisation envahissante de la musique, plus précisément de chansons populaires. Au fil de sa carrière, Spike Lee a développé un penchant marqué pour le *tapissage* musical. Parfois l'effet s'avère brechtien — comme dans les films de Scorsese —. Le réalisateur nous distancie de l'émotion démesurée qu'affichent ses protagonistes en nous forçant à écouter la bande sonore qui commente l'action. Parfois encore, l'effet est expressionniste. Le volume assourdissant des chansons ajoute alors à la violence des sentiments exprimés verbalement et physiquement à l'écran. L'hystérie se fait ainsi *sculpture* audiovisuelle. Dans *Crooklyn* cependant, la même stratégie ne fait qu'exaspérer le spectateur car elle ne vient pas chapeauter une dramatique assez définie. Redondante, facile et complaisante, la musique érige un mur opaque entre regardés et regardants qui court-circuite toute communication. Faut-il préciser qu'il est alors impossible de ressentir la moindre compassion pour les personnages? Dans un film moderniste, la distanciation est un phénomène attendu, recherché même, mais *Crooklyn* se veut avant tout un drame humain. Spike Lee a même avoué avoir voulu tourner un film «familial», que tout un chacun pourrait apprécier. Il s'y est pris d'une bien drôle de façon.

Il est bien triste que le réalisateur n'ait pas voulu exploiter la mine d'or enfouie dans le scénario. Quelque chose de palpable et de profond se lit sur le visage d'Alfre Woodard dans les plans où elle s'adresse à la jeune Zelda Harris. Les deux actrices communiquent et créent... mais Spike Lee semble occupé ailleurs.

Johanne Larue

CROOKLYN — **Réal.:** Spike Lee — **Scén.:** Joie Susannah Lee, Cinqué Lee, Spike Lee — **Phot.:**